

*L'histoire se déroule pendant la guerre de « quarante »*

*Les récits de chasse ainsi que les personnages présentés n'ont « peut-être ! » jamais existé.*

*Ce roman qui n'est pas autobiographique, est destiné à faire rêver ceux qui ont vécu cette époque charnière, leur rappeler de bons et de moins bons souvenirs et de dire aux plus jeunes (à défaut de leur apprendre) que la vie n'est qu'une perpétuelle révolution, car les hommes ont deux gros défauts :*

- celui d'oublier facilement les enseignements du passé ...*
- et celui de reproduire sans cesse les mêmes grossières erreurs !*

*L'auteur*



*Merci à Cyprien à Armande et à Marie-jo...  
Pour les dimanches de mon enfance passés  
dans les garrigues...*



e printemps 1939 finissait. Il emportait avec lui les derniers asphodèles et la saison sèche, tant redoutée par les bêtes et les gens, allait s'imposer à l'Aspre catalan.

C'était comme on dit ici « le temps de l'asperge ». (qui n'avait certes rien à voir avec la magnifique plante à turions l'« asparagus » si présente dans ces montagnes au début du printemps, car « asperger » en catalan veut dire « sulfater » la vigne contre les maladies, quand arrivent les grosses chaleurs.)

Les collines commençaient déjà à roussir. Seuls les yeuses, les cyprès cierge et les chênes liège laissaient apparaître par endroits quelques taches encore verdoyantes sur ces montagnes assoiffées.

Dès dix heures, le matin, le soleil faisait déjà danser les formes au milieu des vapeurs estivales et hommes et bêtes cherchaient l'ombre pour continuer à vivre.

Jordi Faro était un jeune berger d'une douzaine d'années qui menait ses quelques chèvres

et moutons sur les collines violettes au-dessus de Caixas ou de St-Marsal.

Il était habituellement vêtu d'une chemise grise à larges rayures, cachée sous un gilet de flanelle plus claire. Une culotte noire lui arrivait aux genoux, elle avait été taillée par sa grand-mère paternelle, Pauline dans un vieux pantalon du père.

Ses poches étaient toujours remplies de cailloux bien polis comme des balles de mousquet et il arborait déjà comme « les grands » un béret rond aux bords collés par la sueur.

Il portait des galoches été comme hiver et généralement un « tira gommés » (lance pierres) en micocoulier pendait en permanence à sa ceinture, sur le côté gauche, ce qui lui permettait de le saisir rapidement lorsqu'une occasion se présentait.

Il oubliait souvent le chemin de l'école au grand dam du « régent » Monsieur Cros qui regrettait que ce garçon qui avait de réelles possibilités intellectuelles et « qui passerait certainement avec succès son certificat » puisse se détourner si aisément de l'instruction obligatoire qui seule permettait à un enfant pauvre d'accéder au savoir.

Bien souvent ce maître d'école, s'était rendu au mas Faro, le mas « pairal » (paternel), pour rappeler à ses parents la Loi sur l'obligation scolaire. Il les avait même menacés de porter à la connaissance de l'Administration ces absences

répétées et injustifiées. Par les temps qui courent, c'était gâcher l'avenir de Jordi en ne le poussant pas dans la voie des études.

Monsieur Cros avait surtout essayé de faire comprendre au père que l'avenir de Jordi était ailleurs que dans les collines, derrière un troupeau de chèvres et qu'il pourrait devenir facilement fonctionnaire et vivre à la ville.

– « Peut-être même deviendra-t-il Maître d'école, comme moi, s'il passe le concours de « la Normale » leur présageait-il souvent !

Rien n'y faisait ! Les quelques jours suivants, l'enfant revenait en classe ; puis un beau matin son siège restait désespérément vide...

Le mas Faro était une ancienne bâtisse catalane plantée depuis des temps immémoriaux au creux d'un vallon, près d'une source couverte par une large « llose » (pierre plate) qui déversait parcimonieusement son eau fraîche dans une « pila », un abreuvoir de pierre au milieu de la cour.

La maison d'habitation, aux murs de schiste gris, bâtis à la chaux se trouvait à l'étage. On y accédait par un large escalier qui donnait sur une terrasse à demi couverte entourée d'un muret aux pierres disjointes.

Au rez-de-chaussée se trouvaient l'écurie du mulet, la bergerie et sous la terrasse la soue et le poulailler. Le chien avait sa niche dans un trou, sous l'escalier.

A droite de la cour, quelque ancêtre de la famille Faro, à la suite d'une bonne récolte, avait ajouté une grange. Le fenil se trouvait au-dessus des charrettes et des divers engins agricoles d'un autre âge, à l'abri de l'humidité.

Jordi était né au mas. Et malgré son jeune âge, Il connaissait déjà tout dans les collines. Son père, Pierre, mais surtout sa grand-mère maternelle Félicie lui avaient appris tous les secrets des collines.



## « *Bruixeries* » (*sorcelleries*)



'était un enfant sage, il observait beaucoup, mais surtout apprenait vite. Il savait amener ses bêtes dans les vallons où l'herbe leur donnait plus de lait, avec lequel la mère préparait ces savoureux « fromagets » qu'elle vendait à Céret. Chaque soir il était chargé de rentrer « l'aviram » (basse cour) et de bien fermer la porte par crainte de la « guilla » (renard).

Il savait cueillir les « herbes qui guérissent » : le thym pour soulager les intestins ; la lavande contre la sinusite chronique de son père quand souffle le vent de la mer ; la mauve qui arrêtait la toux en hiver quand la Tramontane froide descendait du Canigó et le pissenlit, un excellent dépuratif « pour le sang » quand on avait fait un peu trop ripaille !

Mais surtout il connaissait les plantes qui soignent les animaux.

« L'herba fetjera » pour les encombrements du foie, « l'herba d'el bri » contre la mélancolie, « la carbassina » qui soulageait les coups et évitait les hématomes. Toutes ces herbes ne portaient que des noms catalans... Elles étaient certainement inconnues au-delà de la frontière de Salses.

Parfois, Marie, sa mère lui demandait de cueillir des fleurs fanées de « chardon marie ». Cette tâche ne lui plaisait guère, car il gardait longtemps sous la peau des doigts le souvenir cuisant des fines épines. Il ne comprenait pas bien pourquoi elle lui demandait de cueillir particulièrement cette fleur et le lui avait souvent demandé.

Marie répondait par un sourire :

– « C'est parce qu'elle porte le même nom que moi ». Cela ne le satisfaisait guère et un jour, Félicie, lui avait raconté une belle histoire.

– « La Vierge Marie, voulant cacher l'enfant Jésus aux soldats d'Hérode, le dissimula sous les larges feuilles d'un chardon. On sait que c'est ce chardon, parce que, dans son empressement, quelques gouttes de lait coulèrent de son sein sur les feuilles de la plante. Depuis, elles en ont gardé la trace héréditaire près de leur nervure ».

Il n'apprit que longtemps plus tard que ce chardon que l'on appelle en réalité « cartxofa de burro » en catalan (artichaut d'âne), est une plante hémostatique qui soulage des saignements trop abondants et les règles douloureuses. Les pharmaciens, encore à l'époque ne cherchaient pas à faire fortune, surtout dans les campagnes ! Et celui de Thuir avait appris par hasard à Marie l'utilité et l'abondance de cette plante, dont elle avait retenu le nom français.

Au mas, quand on avait un problème de santé et que cela durait plusieurs jours, on allait voir « la Celestina » qui habitait toute seule le mas voisin, depuis que son mari était mort.

Elle était un peu « bruixota » (sorcière). Elle connaissait non seulement les plantes qui guérissent, mais aussi les prières et les gestes qui doivent les accompagner. Elle soignait aussi bien les hommes que les bêtes et n'acceptait pas d'argent, mais ne refusait jamais un peu de vin ou un panier de légumes posé négligemment par le patient sur le perron, au moment du départ. Jamais elle n'a prononcé de paroles destinées à nuire à un quelconque individu. Mais tout le monde pensait qu'elle pouvait jeter un sort et on s'en méfiait un peu.

Jordi riait souvent quand on parlait d'elle à la maison. Il mimait ses gesticulations en se pinçant le nez car elle emmenait avec elle une puissante odeur difficile à supporter. Certainement à cause de tous ces chats faméliques qui hantaient sa maison. Félicie lui intimait l'ordre d'arrêter, car avec ces personnes qui communiquent avec des « puissances surnaturelles », il ne faut pas s'amuser ! Mais il riait aux éclats quand il se rappelait de l'histoire de « la cheminée »...

Voulant un jour nettoyer le conduit de la cheminée de sa maison, « La Celestina » avait grimpé sur le toit de la grange à l'aide d'une

« escala de gallina » (échelle de poule). Et bien entendu, elle passa à travers le toit et se retrouva assise sur le sol, dans un nuage de suie et de poussière...

Heureusement elle ne se brisa aucun os ! Cependant, elle n'arrivait plus à respirer... Elle ouvrait une bouche béante comme celle d'un lézard étalé en plein soleil...

C'est à ce moment là que le facteur arriva. Il la vit sortir toute ébouriffée de sous les décombres... Au lieu de lui venir en aide, comme elle vociférait, Il remonta en toute hâte sur son vélo et disparût au détour du chemin. Il mit un bon moment avant de repasser près de ce mas !

Un soir de septembre, Jordi n'était pas encore rentré à la tombée de la nuit et Félicie se faisait un « sang d'encre ».

Elle était allée plusieurs fois déjà derrière la grange, pour essayer d'entendre les sonnailles du troupeau... pour voir si quelque chose bougeait d'un côté ou de l'autre. Rien !

Elle venait de jeter son fichu sur ses épaules pour aller une fois encore à la rencontre de Jordi, lorsque elle vit le chien traverser fièrement, comme à l'accoutumée la cour du mas. Jordi et le troupeau n'étaient donc pas bien loin.

– « D’où viens-tu pour rentrer si tard ? demanda-t-elle.

– Je suis allé jusqu’aux « quatre chemins » répondit Jordi.

Félicie changea de figure, elle fit les gros yeux...

– Tu sais bien que ton père ne veut pas que tu y ailles.

– Pourquoi donc ? L’herbe est bien plus haute qu’autour du mas et personne n’y va !

– Tu sais bien que c’est le rendez-vous des « fades » (fées) C’est un lieu maléfique. D’ailleurs, si tu y es allé, tu as vu la table... on l’appelle « le roc du Maure » et c’est une « pedra escrita » (pierre écrite) !

– Oui, J’ai bien vu un tas de pierres avec une grande « llose » dessus, on aurait dit une cabane de berger !

– Malheureux, j’espère que tu n’y es pas passé dessous !

– Non, il y avait des ronces.

– Tant mieux ! Et surtout, n’y va plus jamais, tu entends ! Sinon je le dirai à ton père et tu auras droit au ceinturon. »

Jordi savait qu’il y avait dans la garrigue des endroits où il ne fallait pas aller. Certains étaient réputés maléfiques pour les troupeaux. Ils faisaient avorter les brebis, donnaient des maladies aux vaches. D’autres apportaient des ennuis aux gens qui oubliaient les conseils des anciens.

On raconte dans le pays de bien drôles histoires sur ce lieu-dit « quatre chemins » où trône un magnifique dolmen, au milieu d'un col qui domine quatre vallées. Et Félicie avait bien entendu pris plaisir de raconter l'histoire à Jordi, un soir à la veillée.

*Il y a très longtemps, un jour du siècle précédent, l'arrière grand père « Césou » était allé un soir faire « l'espère » (l'affût) aux lièvres. C'était une année où il y en avait partout.*

*La lune pleine brillait au firmament et Césou, sûr de son coup, n'avait emporté que deux cartouches de gros plombs.*

*Vers minuit, il vit un lièvre énorme sortir des chênes d'en « Jepet » et venir en trotinant droit sur lui.*

*Il leva lentement son fusil et lâcha son premier coup à la pointe du nez de l'animal qui s'était arrêté à quinze pas.*

*Quand la fumée se dissipa, il vit le lièvre qui détalait hors de portée de son deuxième coup.*

*Il ne revenait pas de sa surprise, quand il vit un second lièvre, tout aussi gros que le premier venir sur lui par le même sentier.*

*Il leva son fusil, visa encore mieux la pointe du nez du lièvre et tira.*

*A nouveau il manqua le lièvre qui détala dans les hautes herbes.*

*Césou n'en revenait pas ! Jamais il n'avait manqué un lièvre arrêté à pareille distance. Il était tout désappointé quand il vit à nouveau un autre lièvre arriver par le même chemin et il n'avait plus de cartouches...*

*Il ne bougea pas et attendit.*

*- « La lièvre » comme il raconta plus tard arriva à deux mètres de moi. « Elle » s'arrêta, se tourna vers moi et me demanda :*

*- « S'il vous plait monsieur, cela fait-il longtemps que les deux autres sont passées ? »*

*Césou n'était pas un froussard, mais cette fois là, il se dépêcha de rentrer à la maison sans se retourner, car ces trois lièvres étaient bien des « fades » qui allaient aux « quatre chemins » pour faire leur sarabande autour du roc du Maure.*

Des histoires comme celle là, Jordi en avait entendu tout un tas les soirs d'hiver assis sur « l'ascon » (banc à l'intérieur de l'âtre) à la veillée. Les gens des montagnes y croyaient ou faisaient semblant d'y croire. Mais les grand-mères, quand elles les racontaient, faisaient bien souvent le signe de la croix pour éloigner les mauvais esprits.

Quant aux fées, bien qu'il ne les ait jamais vues, Jordi était persuadé qu'elles venaient de temps en temps se promener les nuits de pleine lune près du mas, à califourchon sur leur balai

de genêt... D'ailleurs, à quoi serviraient donc les tuiles cornues placées aux quatre coins du toit, si ce n'était à les empêcher de s'arrêter pour faire quelque « malifeta » (méfait) aux paysans du mas ?

